

Sophie Divry

Cinq mains
coupées



Seuil

CINQ MAINS COUPÉES

DE LA MÊME AUTRICE

La Cote 400
Les Allusifs, 2010

Journal d'un recommencement
Les Éditions Noir sur Blanc, « Notabilia », 2013

La Condition pavillonnaire
Les Éditions Noir sur Blanc, « Notabilia », 2014

Quand le diable sortit de la salle de bain
Les Éditions Noir sur blanc, « Notabilia », 2015

Rouvrir le roman
essai
Les Éditions Noir sur Blanc, « Notabilia », 2017

Trois fois la fin du monde
Les Éditions Noir sur Blanc, « Notabilia », 2018

SOPHIE DIVRY

CINQ MAINS COUPÉES

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-146034-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*à Gabriel,
à l'avenir*

Il fallait quand même que l'ordre soit tenu. Il ne l'a pas été tenu d'une manière, si vous voulez, où il y a eu ce que j'appellerais des, des, des violences irréparables.

Emmanuel Macron,
France 2, 26 août 2019

Je m'appelle Gabriel, j'ai 22 ans. Je m'appelle Sébastien, j'ai 30 ans. Je m'appelle Antoine, j'ai 27 ans. Je m'appelle Frédéric, j'ai 36 ans. Je m'appelle Ayhan, j'ai 53 ans. C'était le samedi 24 novembre. C'était le 1^{er} décembre. C'était le 8 décembre. C'était à Bordeaux. C'était à Tours. C'était place Pey-Berland. C'était place Jean-Jaurès. C'était sur le boulevard Roosevelt dans le XVI^e arrondissement. Ça s'est passé le 9 février devant l'Assemblée nationale, à Paris.

Ce samedi-là c'était, comme on disait, l'acte II. C'était l'acte III. C'était l'acte IV. L'acte XIII. J'étais venu parce que avec un seul salaire, ça ne suffit pas. Quand on a sorti la nourriture, les frais, l'eau, l'électricité, le gasoil pour aller travailler, on arrive à peine à boucler la fin du mois. Il ne reste plus grand-chose, surtout avec une femme et deux enfants. C'était ça, ma révolte. Moi j'étais d'abord venu manifester pour le climat. Ce jour-là, on est allés manifester pour les services publics, on est très

attachés au service public. Et aussi un ras-le-bol de voir les gens dans la misère, ça, pour ma mère, c'est insupportable. Parce que à la campagne, plus ça va, plus on nous enlève des trucs : les écoles, les hôpitaux, les gares, même les médecins, et nos anciens, ils ne peuvent plus se déplacer. Tout est devenu cher, études, loyer, nourriture, déplacement. C'était un ras-le-bol, tout simplement.

Ce jour-là, il faisait beau. Ce jour-là, il ne faisait même pas froid. Il faisait super froid ce samedi. Le ciel était un peu comme aujourd'hui, grisonnant, avec par moments une petite pluie fine. Je me souviens très bien, le matin j'ai vu mon père, il m'a dit : « Tu vas à la manif ? », j'ai fait : « Ouais. » Je lui ai dit : « À ce soir. » On est partis vers 7 heures du matin parce qu'il faut bien deux heures de route pour monter à Paris. J'avais décidé d'y aller avec deux collègues dont j'étais plus proche, on s'est retrouvés à la gare de Tours à 14 heures. En début d'après-midi, j'ai pris mon RER pour aller à Saint-Lazare. Je suis parti du rond-point de Saint-André, en covoiturage avec un collègue et des amis. J'étais avec mon petit frère de 21 ans, c'était la première manifestation de sa vie. Mon cousin et ma cousine nous ont rejoints, ils étaient montés depuis Toulouse. C'était une voiture cinq places, donc tout le monde ne pouvait pas venir, on y est allés avec mon grand frère, ma sœur et son compagnon. Dans la

voiture, durant le trajet, on a tous chanté comme dans une boîte de nuit.

Vers 10 heures, on a laissé la voiture vers la porte d'Italie, parce qu'on est aussi un peu écolos sur les bords. Le temps de payer, de se garer, on avait faim, on a trouvé un bar pour prendre un petit déjeuner. J'ai pris un petit café avec mes deux collègues à la gare. Le départ était à 10 heures aux Champs-Élysées. On est arrivés en retard. Finalement, à la gare de Tours, on a vu personne, ou ils avaient bougé, je ne sais pas trop, finalement ça se passait place Jean-Jaurès. Le cortège a commencé à partir à 13 heures ou 14 heures. Le cortège venait juste de quitter les Champs. Des Gilets jaunes nous ont demandé si on allait aux Champs-Élysées, mais on a répondu non, on n'était pas très motivés. Notre idée, c'était de défiler Bastille-République, on avait décidé ça en famille. C'était très symbolique pour nous : partir de la monarchie et arriver à la république. Mais à Bastille, il n'y avait pas grand monde. Avec mon petit frère, on était venus pour la marche pour le climat mais on savait qu'elle allait converger avec celle des Gilets jaunes. C'était une manifestation déclarée. On a suivi le tracé, guidés par des motards de la gendarmerie, même si après j'ai appris que le trajet avait été annulé. Place d'Italie, des flics nous ont fouillés entièrement, mais on n'avait pas d'équipement. J'avais enfilé un gilet jaune, parce que c'était le symbole et que ce jour-là il fallait le mettre. On n'avait rien d'autre à part

ces mutilés. Puisque, à travers leurs mots, une même question nous est posée, une question qui revenait me tarauder à chaque rencontre, à chaque détail appris, depuis le Quick de Saint-Lazare jusqu'à l'estuaire de la Gironde, une question présente dans chaque souffrance dite, ou plus souvent devinée dans la voix de ces cinq hommes : que va-t-il devenir, ce pays où on coupe des mains à des ouvriers et des étudiants ?